Mode d'emploi de cet ouvrage

En 1999, j'ai écrit un petit livre, *L'enseignant, un passeur culturel,* dans lequel j'exposais, en partant de mon expérience d'enseignant de collège et de militant pédagogique, ce que je pense être une des missions fondamentales du professeur aujourd'hui. Je m'appuyais déjà fortement sur l'expérience de nombreux pédagogues qui, au quotidien, s'efforçent de faire vivre la culture dans leurs classes. J'ai eu le plaisir de constater que ce livre avait pu être utile à d'autres, qu'il avait aidé à clarifier ce rôle pas évident que j'essayais de définir, qu'il avait donné des idées et lancé une réflexion. J'ai notamment eu des échos favorables venant d'autres pays francophones, particulièrement du Québec où j'ai pu récemment percevoir un intérêt fort pour cette question. La série « Dispositifs » de la collection « Repères pour agir. Second degré » que j'ai créée au CRDP de l'académie d'Amiens, m'offre un espace pour tenter d'aller plus loin et, tout en m'inscrivant dans la perspective de l'ouvrage précédent (qui est épuisé d'ailleurs), de préciser certains points et surtout de recueillir de nombreux témoignages d'acteurs, tous engagés dans des actions souvent passionnantes, souvent formidables. Ce livre se veut, plus que jamais, à la fois boîte à idées et invitation à l'interrogation sur notre rôle, sur nos marges de manœuvre, nos possibilités de résister à un monde si souvent éloigné de la culture, entre *Star Academy* et envahissement des SMS, non pas en revenant en arrière, mais en allant de l'avant.

En 1999, j'écrivais que mon livre était né d'une irritation à la fois à la démagogie qui conduit au renoncement à la culture, et à l'élitisme qui, pour le plus grand nombre, aboutit de fait au même résultat. Mon indignation n'est pas moins grande aujourd'hui. Surtout devant l'attitude de certains intellectuels, bien éloignés du quotidien des classes, qui nous font la leçon tout en geignant sur une mythique culture perdue. Au lieu d'encourager ceux qui s'efforcent

justement de faire découvrir des œuvres en utilisant toutes les ressources de la « ruse pédagogique », ils préfèrent vitupérer contre les pédagogues[1]. Ces derniers seraient les responsables d'un état de fait alors qu'en réalité ils le combattent, non en paroles mais en actes. Ainsi, Alain Finkielkraut, éternel croisé et contempteur du présent, préfère-t-il déplorer l'air du temps et attaquer par exemple le recours au théâtre que l'on peut entrevoir dans le travail évoqué dans le beau film *L'Esquive*[2], plutôt que de proposer des solutions qui permettraient d'amener les élèves à s'approprier la culture. Au fond, la vérité de ces intellectuels prétendument « défenseurs de l'école de la République » se trouve bien synthétisée dans la remarque de Marc Fumaroli, académicien qui, sous une forme plus courtoise que le précédent, n'en est pas moins un farouche adversaire d'une pédagogie culturelle. Dans l'émission Les Matins de France Culture[3], il dit très clairement : « La littérature ne peut s'enseigner qu'à des jeunes gens qui ont envie de littérature ». Sans doute cela s'appliquerait-il d'ailleurs à toutes les formes d'art. Eh bien non, la culture ne doit pas être réservée à ceux qui ont envie de culture (d'ailleurs, s'ils en ont envie, ce n'est pas un hasard mais plutôt la résultante de lois sociologiques pour l'essentiel – sauf bien sûr à susciter cette envie). Eh bien non, nous ne devons pas travailler seulement pour ceux qui sont dès le départ motivés, voire programmés pour ça. Oh certes, il est aisé, même dans une classe difficile d'un collège très défavorisé (je connais cela chaque année), de trouver deux ou trois élèves capables de goûter une œuvre, de bien lire un texte ou d'être volontaire pour jouer du Molière ou du Shakespeare. Mais s'il faut bien évidemment leur permettre de manifester cette envie et de développer cette créativité, il faut surtout œuvrer pour tous, avec tous. Et c'est là le point de départ de ce livre qui a une ambition bien plus à la hauteur des défis qu'ont lancés les pères de l'école républicaine que les lamentations complaisantes de certains, si souvent méprisants pour les jeunes d'aujourd'hui.

On doit lutter contre le relativisme culturel

Il est vrai que si nous sommes irrités par le discours élitiste et excluant, nous le sommes tout autant par une attitude de démission et de passivité qui va trop souvent de pair avec une certaine démagogie : je ne puis accepter qu'en fin d'année, des élèves regardent tel film *gore* dans la salle de classe, renforçant ainsi leur représentation du cinéma réduit à du divertissement. Je ne puis accepter la sortie au Parc Astérix financée par le collège, quand il y a tant de musées et de lieux culturels à voir. Je trouve choquant que des élèves soient, à l'école primaire, parfois confinés dans la chansonnette ; je n'ai rien contre Francis Cabrel mais s'il doit être appris à la place du grand La Fontaine, alors je

1. Baptisés stupidement « pédagogistes ».
2. Émission Répliques du 11 juin 2005.
3. Émission du jeudi 9 juin 2005.

m'insurge. On doit lutter contre le relativisme culturel et le renoncement à faire accéder les jeunes à des œuvres exigeantes et ambitieuses (renoncement finalement très élitiste lui aussi, très méprisant). Ce discours, beaucoup moins fréquent mais sous-jacent à des pratiques médiocres, part de l'idée qu'au fond « la culture », ça n'existe pas. Les jeunes devant leurs jeux vidéo en sauraient peut-être plus que nous, ils bâtiraient *une autre culture*. Il faudrait, nous dit-on, davantage partir du vécu de nos élèves, *de ce qui leur parle*. Alors pourquoi privilégierions-nous Mozart face à la musique techno ? De quel droit imposerions-nous nos normes (d'adultes, d'hommes blancs, d'intellos, de représentants de la classe dominante…) ? Notons que c'est ce discours-là que les nouveaux inquisiteurs, nostalgiques d'un âge d'or mythique, prêtent aux innovateurs, aux pédagogues ! D'ailleurs je suis prêt, partiellement, à reconnaître bien des points d'accord avec l'idée de « résistance » et de défense du « patrimoine[4] ». Là où tout se joue, ce qui permet de séparer les faiseurs de beaux discours des vrais combattants de la transmission culturelle, c'est le « comment faire », c'est la pratique. D'où la place essentielle que celle-ci va occuper dans cet ouvrage.

L'organisation de ce livre

Dans le premier chapitre, nous nous efforcerons d'y voir plus clair dans les objectifs assignés à l'enseignant. Que veut d'abord dire « culture » et que peut être la mission médiatrice du « passeur culturel » ? Pour cela, nous tenterons de naviguer entre paradoxes, risques de dérives et tensions fécondes.

Nous essayerons ensuite, dans le chapitre II, d'inventorier les moyens pour y parvenir, en faisant appel à toutes les ressources de la « ruse pédagogique » et en nous intéressant aux rapports entre les différentes acceptions du mot « culture » et la « culture scolaire », les apprentissages, les disciplines…

Puis, dans le chapitre III, nous donnerons la parole à une trentaine de praticiens[5] qui nous livreront tous une facette de ce qui peut être fait pour mener à bien la mission de « passeur culturel ». Ces actions numérotées seront répertoriées dans les deux premiers chapitres pour chaque partie dont elles peuvent illustrer un aspect. Parmi les praticiens en question, il y aura l'auteur de cet ouvrage qui s'y exprime du coup de deux manières : une plus théorique qui expose des idées en utilisant le « nous » impersonnel ; l'autre qui fait appel au vécu personnel, d'où alors le choix du « je » qui implique l'auteur directement comme acteur.

Jean-Michel ZAKHARTCHOUK.

4. Mais la vision restrictive du patrimoine et sa coupure d'avec ce qui le fait vivre au présent me sépare aussi des nostalgiques de l'âge d'or.

5. Ces praticiens ont répondu à mon appel, particulièrement par l'intermédiaire du réseau du SCÉRÉN [CNDP-CRDP] et de celui du *CRAP-Cahiers pédagogiques*. Mon académie (Amiens) est privilégiée de par mes contacts personnels et ma connaissance parfois directe des expériences relatées.